

Ce qui existe *That which exists*

**h2o architectes
AUS studio
Alison & Peter Smithson
Bruno Latour
Dadour de Pous
Denise Scott Brown
Enrique Walker
Épinard Bleu
Frédéric Druot
Jacques Hondelatte
Lacaton & Vassal
Lucien Kroll
Studio SOC
Tsuyoshi Tane**

h2o architectes × AUS studio

BB

Ce qui existe est une ressource vitale, une matière vivante qui dépasse le visible pour convoquer mémoires, traces et usages délaissés, offrant un potentiel infini de réinvention.

Dans un monde en quête de solutions durables, travailler avec l'existant devient une nécessité : réinterpréter le déjà-là permet de réduire l'impact écologique tout en insufflant une nouvelle vie dans des ressources oubliées. C'est un tremplin pour imaginer des architectures exceptionnelles, hors norme, généreuses et audacieuses.

À l'occasion de la White Week 2025, une semaine intensive à l'École d'architecture de Versailles sous le commissariat d'Antoine Santiard (h2o architectes) et de Marcos G. Rojo (AUS studio), enseignants à l'école, des praticiens et penseurs aux approches variées ont été invités à partager leurs visions de l'existant. Cet ouvrage met en regard six textes écrits par les architectes participants et six autres qui sont pour eux source d'inspiration, réinterrogeant ce qui existe afin de mieux imaginer l'avenir.

What exists is a vital resource. It is living material that goes beyond the visible and resonates with memories, traces, and abandoned uses, offering endless potential for reinvention.

In a world that hungers for sustainable solutions, working with what already exists is a necessity: reinterpreting the already-there helps reduce ecological impact while breathing new life into forgotten resources. It is a springboard for imagining exceptional architecture —generous and bold buildings that break the mold.

During White Week 2025, an intensive time of discussion and debate at the École d'Architecture de Versailles curated by adjunct faculty Antoine Santiard (h2o architectes) and Marcos G. Rojo (AUS studio), architects and thinkers representing a variety of approaches were asked to share their vision of the existing. This book brings together six texts written by participant architects and six others that have inspired them. All reinterrogate that which exists, the better to imagine the future.

Building Books

École nationale
supérieure d'architecture
Versailles



ISBN 978-2-492680-31-1 20 € (FR)

Ce qui existe h2o architectes × AUS studio

Ce qui existe est une ressource vitale, une matière vivante qui dépasse le visible pour convoquer mémoires, traces et usages délaissés, offrant un potentiel infini de réinvention.

Dans un monde en quête de solutions durables, travailler avec l'existant devient une nécessité : réinterpréter le déjà-là permet de réduire l'impact écologique tout en insufflant une nouvelle vie dans des ressources oubliées. C'est un tremplin pour imaginer des architectures exceptionnelles, hors norme, généreuses et audacieuses.

À l'occasion de la White Week 2025, une semaine intensive à l'École d'architecture de Versailles sous le commissariat d'Antoine Santiard (h2o architectes) et de Marcos G. Rojo (AUS studio), enseignants à l'école, des praticiens et penseurs aux approches variées ont été invités à partager leurs visions de l'existant. Cet ouvrage met en regard six textes écrits par les architectes participants et six autres qui sont pour eux source d'inspiration, réinterrogeant ce qui existe afin de mieux imaginer l'avenir.

Description

Titre	<i>Ce qui existe</i>
Auteurs	h2o architectes, AUS studio, Alison & Peter Smithson, Bruno Latour, Dadour de Pous, Denise Scott Brown, Enrique Walker, Épinard Bleu, Frédéric Druot, Jacques Hondelatte, Lacaton & Vassal, Lucien Kroll, Studio SOC, Tsuyoshi Tane
Photographies	Julien Lelièvre
Langue	Français / Anglais
Format	14×21 cm
Couverture	Souple, avec rabats
Pagination	180 pages
Iconographie	11 photographies monochrome
Design	Building Paris
Impression	PBTisk (CZ)
Sortie	Septembre 2026
Distribution	Interart (France et Belgique) Idea Books (International)
ISBN	ISBN 978-2-492680-31-1
Prix de vente	20 €

Ouvrage publié avec le soutien
de l'École nationale supérieure
d'architecture de Versailles.

Partie A

- *L'existant est une matière vivante*
h2o architectes
- *Position, regard et limites :
vers une conception élargie du lieu*
AUS studio
- *Retour sur notre vision du déjà-là*
Dadour de Pous
- *Les existants : un kakosmos à cartographier*
Studio SOC
- *La mémoire et ce qui existe :
la créativité archéologique en architecture*
Tsuyoshi Tane
- *Manifestes rétroactifs*
Enrique Walker

Partie B

- *Attitude*
Frédéric Druot et Lacaton & Vassal
- *Exorcisme / Pour la liberté d'usage*
Jacques Hondelatte
- *Tout est paysage*
Lucien Kroll
- *Essai de « manifeste compositionniste »*
Bruno Latour
- *Interprétation / Pop Art, permissivité et planification*
Denise Scott Brown
- *L'existant (as found), et ce qui est trouvé (found)*
Alison et Peter Smithson

h2o architectes

h2o architectes est une agence de création et de reprogrammation architecturale, patrimoniale et urbaine. Elle développe des programmes variés à différentes échelles, du logement à l'espace public en passant par les équipements culturels. L'agence compte des architectes et des architectes du patrimoine, et a notamment réaménagé les abords du familistère de Guise et la cour d'honneur de l'Assemblée nationale. Elle a coordonné divers projets urbains dont la transformation de la caserne de Reuilly, à Paris, s'occupe de l'adaptation de tout le tissu urbain existant de l'île de Nantes et a récemment livré le réaménagement du musée de la Marine au Trocadéro, le Studio au Louvre, ainsi que la transformation du garage Malevert en bureaux innovants à Paris. Dans chaque projet, quelle qu'en soit l'échelle, l'agence étudie le contexte pour parvenir à une dualité maîtrisée entre usages prédéterminés et situations ouvertes. h2o architectes a été lauréat de l'Équerre d'argent en 2023 et lauréat du Best Architects Award en 2024.

AUS studio

AUS studio (acronyme d'Architecture, Unstrictly Speaking) est une agence d'architecture fondée en 2016 qui explore un large spectre, du construit à l'expérimental. De la scénographie à la rénovation, en passant par les extensions, les projets urbains et les interventions sur des sites patrimoniaux, elle défend une architecture ouverte, contextuelle et évolutive. Chaque projet porte une attention particulière à l'existant — environnement immédiat, histoire du lieu, écosystèmes en présence — ainsi qu'aux usages et appropriations futurs. Parmi les réalisations récentes d'AUS studio figure un pavillon d'invités dans le domaine de la villa André-Bloc à Meudon, conçu avec Lacaton & Vassal. L'agence développe actuellement un centre d'hébergement d'urgence pour femmes victimes de violences à Villepinte et la transformation-surélévation de logements sociaux pour Elogie-Siemp à Paris. Son fondateur, Marcos G. Rojo, ancien chef de projet chez Lacaton & Vassal, est maître de conférences associé à l'ENSA de Versailles, où il enseigne l'atelier de projet « Future Storage ».

Fondée en 2018 par Stéphanie Dadour et Florian de Pous, l'agence Dadour de Pous architecture inscrit son travail à l'articulation de la recherche et de la conception, en développant une approche transversale, ouverte et sans a priori, attentive à la singularité de chaque situation, programme ou territoire. Face à la complexité des contextes abordés et à la diversité des enjeux sociaux, environnementaux et culturels, l'agence mobilise un ensemble de compétences portant notamment sur la réhabilitation du bâti, les stratégies bioclimatiques et environnementales, ainsi que sur les questions d'usage, de programmation et de transformation des modes d'habiter. Lauréate en 2024 du Grand Prix d'architectures 10+1, Dadour de Pous se distingue par une pratique engagée qui interroge les conditions contemporaines de production de l'architecture et revendique le projet comme un outil de recherche, capable de produire des réponses situées, durables et sensibles.

Studio SOC

Studio SOC (Société d'objets cartographiques) est un collectif d'architectes à géométrie variable, réunissant Alexandra Arènes (architecte et docteure en architecture, université de Manchester) et Soheil Hajmirkbaba (architecte-urbaniste), cofondateurs de l'atelier shaâ, ainsi qu'Axelle Grégoire (architecte et docteure du Muséum national d'histoire naturelle), fondatrice du Studio Omanœuvres. Le collectif vise à favoriser les échanges entre arts, sciences et architecture à travers des enquêtes de terrain de long terme, menées avec des acteurs de disciplines variées. Son travail s'articule autour de trois grands axes de recherche-projet — Terra Forma ; NCD, où atterrir ? ; CZO, Critical Zones — donnant lieu à des productions multimédia (livres, ateliers, installations, cartographies).

Tsuyoshi Tane

ATTA — Atelier Tsuyoshi Tane Architects est un atelier international d'architecture fondé à Paris en 2017 par Tsuyoshi Tane. Réunissant architectes, designers et créatifs de cultures diverses, ATTA développe une architecture attentive à la mémoire, au lieu et à l'avenir. Actif en Europe, en Asie et aux États-Unis, l'atelier explore l'archéologie et la mémoire collective pour concevoir des projets ancrés et prospectifs. Guidée par l'approche dite « Archéologie du futur », ATTA envisage chaque réalisation comme une fouille révélant des récits enfouis afin d'imaginer une architecture résolument tournée vers demain.

Enrique Walker est architecte. Il a enseigné à Columbia, où il a dirigé le Master of Science Program in Advanced Architectural Design de 2008 à 2018, au Tokyo Institute of Technology, à Princeton, au MIT, à l'University of California Los Angeles, à Harvard et à l'Accademia di architettura di Mendrisio. Parmi ses publications figurent les ouvrages *The Ordinary: Recordings* (Columbia Books on Architecture and the City, 2018), *The Dictionary of Received Ideas + Under Constraint* (Ediciones ARQ, 2017), *Lo ordinario* (Editorial Gustavo Gili, 2010) et *Tschumi on Architecture: Conversations with Enrique Walker* (The Monacelli Press, 2006) ; ainsi que plusieurs articles dans AA Files, Log, 2G et El Croquis. Il est actuellement professeur à l'Universidad de Chile.

Frédéric Druot et Lacaton & Vassal

Frédéric Druot (1958-) est architecte, diplômé de l'École d'architecture de Bordeaux en 1984. En 1987, il fonde Épinard Bleu, puis crée Frédéric Druot Architecture à Paris en 1992. L'agence explore des domaines variés — architecture, urbanisme, aménagement intérieur, scénographie et muséographie, éclairage, paysage, équipement et ameublement. Frédéric Druot a notamment réalisé le retraitement des espaces de bureaux du Centre Pompidou (1997), l'immeuble des Bons-Enfants pour le ministère de la Culture à Paris (2006, avec Francis Soler), des aménagements au château de Versailles (2010), à la Maison de la radio (2015) et à la Philharmonie de Paris (2016), la transformation, avec Lacaton & Vassal de la tour Bois-le-Prêtre à Paris (2011, prix de l'Équerre d'argent) et de trois immeubles de la cité du Grand Parc à Bordeaux (2016, EU Mies Van der Rohe Award). Il a réalisé en 2017 la transformation de l'ancien hôpital Laennec pour le siège de la holding Kering à Paris et travaille actuellement sur la restauration et la transformation en fondation d'art du Palazzo del Lavoro Nervi à Turin.

Anne Lacaton (1955-) et Jean-Philippe Vassal (1954-), architectes et urbanistes, créent leur agence en 1989. Leurs projets sont basés sur un principe de générosité et d'économie, avec l'objectif de changer les standards et un engagement fort pour la durabilité et l'impact social. Leurs principales réalisations comptent des équipements culturels (le Palais de Tokyo à Paris, l'École d'architecture de Nantes), des projets d'habitations (la maison Latapie à Bordeaux, la Cité Manifeste à Mulhouse, des logements sociaux et étudiants rue de l'Ourcq à Paris), la transformation d'ensembles de logements sociaux modernes (la tour Bois-le-Prêtre à Paris, la cité du Grand Parc à Bordeaux, avec Frédéric Druot). Parmi leurs projets actuels figurent la transformation de l'ancien hôpital Saint-Vincent-de-Paul à Paris et la rénovation/extension du théâtre Kampnagel à Hambourg. Tous deux enseignent également dans des écoles et universités du monde entier. Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal ont reçu de nombreux prix, parmi lesquels le Grand Prix national de l'architecture (2008), le Global Award for Sustainable Architecture (2018), l'EU Mies Van der Rohe Award (2019) et le Pritzker Architecture Prize (2021).

Jacques Hondelatte et Épinard Bleu

Jacques Hondelatte (1942-2002), architecte, crée son agence à Bordeaux en 1978. Il est notamment l'auteur, à Bordeaux, de l'internat Gustave-Eiffel, de la maison Sécherre et d'un immeuble d'habitation dans le quartier des Chartrons, ainsi que de l'aménagement du centre-ville de Niort. Ses projets se caractérisent par des espaces libres et inventifs, non conventionnels. Il a également fait des propositions, non retenues, pour le tribunal de grande instance de Bordeaux, le viaduc de Millau, le mont Saint-Michel. Il reçoit le Grand Prix national de l'architecture en 1998. Jacques Hondelatte consacre une grande partie de son activité à la transmission, enseignant à l'École d'architecture et de paysage de Bordeaux entre 1969 et 2002. Reconnu pour sa démarche de chercheur, sa pensée non dogmatique, il a inspiré le travail d'architectes comme Lacaton & Vassal, Frédéric Druot, Duncan Lewis.

Bordeaux, 1987 : Frédéric Druot fonde avec Jean-Luc Goulesque, Patrick Jean, Jacques Robert et Jean-Charles Zébo l'agence d'architecture Épinard Bleu, qui deviendra l'une des jeunes agences cultes de l'architecture française des années 1990. Les thèmes et les échelles d'étude sont libres, les champs disciplinaires s'entrecroisent, le design, la musique, la mode, l'urbanisme, l'architecture sont des prétextes aux plaisirs de recherches et de réalisations guidées par l'idée de projet. L'agence a été lauréate des Albums de la jeune architecture en 1990.

Lucien Kroll

Lucien Kroll (17 mars 1927 — 2 août 2022, Bruxelles) était un architecte belge. Avec son épouse Simone Kroll, ils sont considérés comme les fondateurs — dès 1960 — de l'architecture participative. En 1945, Lucien Kroll s'inscrit à l'École Saint-Luc de Liège. En 1948, il poursuit ses études à l'ENSAV de Bruxelles (aujourd'hui la faculté d'architecture de l'Université libre de Bruxelles). Alors étudiant à l'ENSAV et à l'Institut supérieur international d'urbanisme appliqué, il a été l'un des membres fondateurs de l'Institut d'esthétique industrielle. L'architecture développée par Simone et Lucien Kroll — en opposition au modernisme et à ses excès fonctionnalistes — est étroitement en phase avec les besoins des habitants. Elle est également conçue comme un prolongement du paysage vivant, plutôt que comme un objet simplement posé sur le sol. Il en résulte une forme unique d'« an-architecture », fruit d'un processus créatif inclusif (« architecture homéopathique »). L'architecte passe du rôle de décideur à celui de médiateur, de celui qui écoute. « La Mémé » (la Maison Médicale), une résidence pour les étudiants en médecine sur le campus de l'Université catholique de Louvain (Bruxelles), est emblématique du travail de l'atelier de Lucien Kroll (AUA, Atelier d'urbanisme, d'architecture et d'informatique).

Bruno Latour

Bruno Latour (1947-2022) était sociologue, anthropologue et théologien. Il enseigne à l'École des mines de Paris de 1982 à 2006 puis à l'IEP Paris, dont il devient directeur scientifique en 2007. Influencé par la pensée de Michel Serres, il mène notamment des recherches en sociologie des sciences. Il est connu pour sa théorie de l'acteur-réseau, qui ne prend pas seulement en compte les humains dans l'analyse sociologique, mais aussi les objets et les discours. Il s'intéresse à la question écologique dès la fin des années 1990. Il a notamment publié, aux éditions La Découverte, *La Science en action* (1989), *Nous n'avons jamais été modernes. Essais d'anthropologie symétrique* (1991), *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie* (1999), *La Fabrique du droit* (2002), *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique* (2015).

Denise Scott Brown

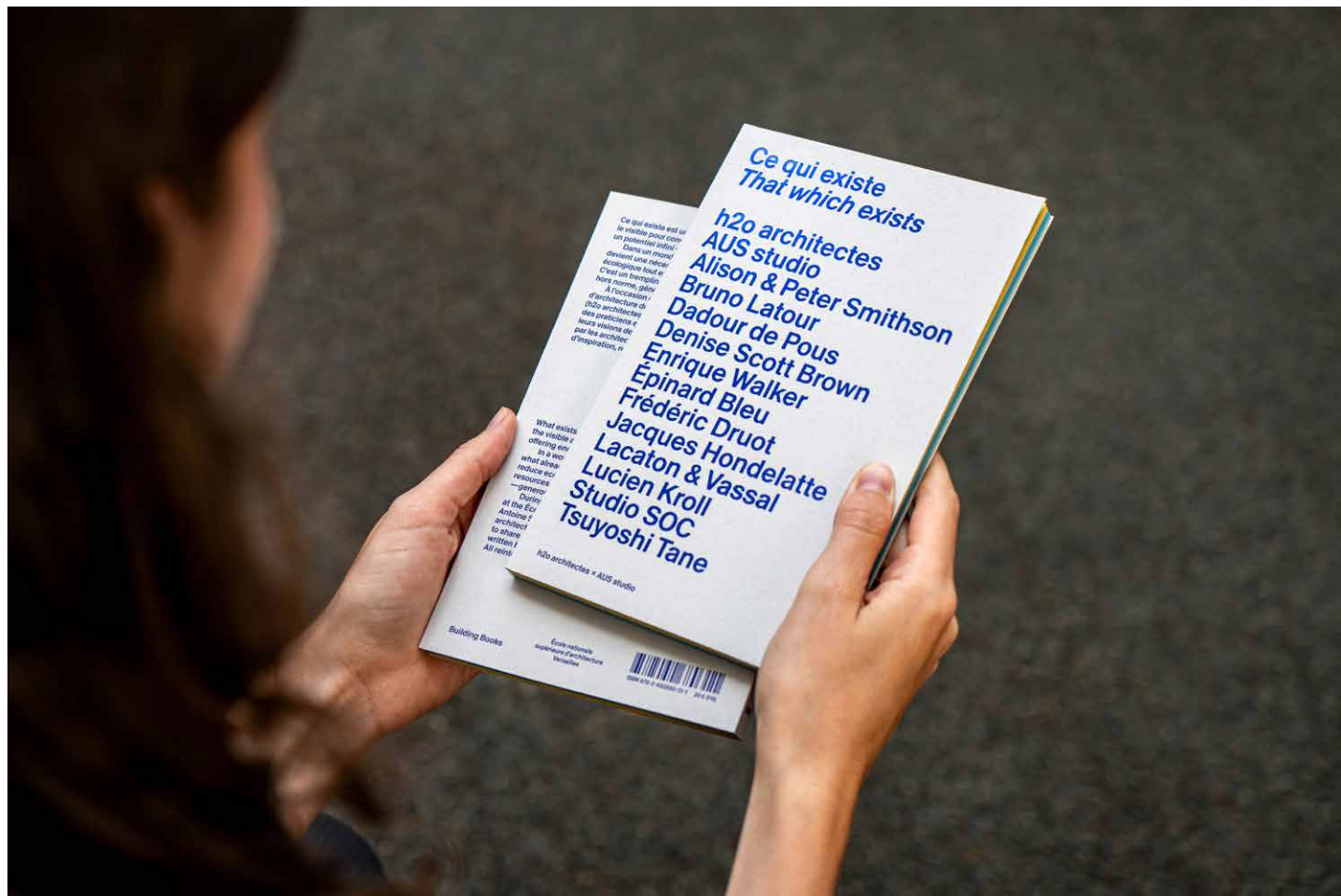
Denise Scott Brown (1931-) est une architecte et urbaniste américaine, rattachée au courant postmoderne. Diplômée d'architecture à Johannesburg puis à l'Architectural Association (AA) de Londres, elle étudie ensuite l'urbanisme et les sciences sociales à l'université de Pennsylvanie. Elle y rencontre Robert Venturi en 1960 et rejoint quelques années plus tard son agence, dont elle devient associée. Elle y dirige notamment la planification de campus universitaires ainsi que des études urbaines. Elle enseigne dès 1962 dans de nombreuses universités — UCLA, Berkeley, Yale, Harvard —, mettant la question sociale au cœur de ses recherches, notamment la place des femmes dans la profession. S'intéressant à la culture populaire et à la société de consommation, elle publie en 1972, avec Robert Venturi et Steven Izenour, *Learning from Las Vegas*, un manifeste architectural opposant le modernisme à la culture suburbaine américaine.

Alison et Peter Smithson

Alison (1928-1993) et Peter (1923-2003) Smithson étaient un couple d'architectes britanniques. Associés au groupe du Team 10 à partir de 1953, ils s'opposent à l'héritage du modernisme et des CIAM. Ils sont aussi membres de l'Independent Group, un temps dirigé par Reyner Banham, qui s'intéresse particulièrement à la culture de masse, à la société de consommation et aux médias — le Pop Art est né dans l'orbite de ce groupe. Parmi leurs projets les plus célèbres, les bureaux du journal *The Economist* à Piccadilly (1959-1965) et l'ensemble résidentiel de Robin Hood Gardens dans l'est londonien (1969-1972), qui s'inscrivent dans le courant du nouveau brutalisme. Ils ont publié de nombreux articles tout au long de leur carrière pour promouvoir leurs idées, notamment celle des *streets in the sky*, ou encore sur la dimension collective et politique de l'architecture (*Collective Design*, 1973-1975).







Partie A

- L'existant est une matière vivante — *h2o architectes* 14
- Position, regard et limites: vers une conception élargie du lieu — *AUS studio* 22
- Retour sur notre vision du déjà-là — *Dadour de Pous* 30
- Les existants: un kakosmos à cartographier — *Studio SOC* 36
- La mémoire et ce qui existe: la créativité archéologique en architecture — *Tsuyoshi Tane* 44
- Manifestes rétroactifs — *Enrique Walker* 48

Partie B

- Attitude — *Frédéric Druot et Lacaton & Vassal* 102
- Exorcisme / Pour la liberté d'usage — *Jacques Hondelatte et Épinard Bleu* 106
- Tout est paysage — *Lucien Kroll* 110
- Essai de «manifeste compositionniste» — *Bruno Latour* 116
- Interprétation / Pop Art, permissivité et planification — *Denise Scott Brown* 124
- L'existant (as found), et ce qui est trouvé (found) — *Alison et Peter Smithson* 130

h2o architectes est une agence de création et de reprogrammation architecturale, patrimoniale et urbaine. Elle développe des programmes variés à différentes échelles, du logement à l'espace public en passant par les équipements culturels. L'agence compte des architectes et des architectes du patrimoine, et a notamment réaménagé les abords du familistère de Gulise et la cour d'honneur de l'Assemblée nationale.

Elle a coordonné divers projets urbains dont la transformation de la caserne de Reuilly, à Paris, s'occupe de l'adaptation de tout le tissu urbain existant de l'île de Nantes et a récemment livré le réaménagement du musée de la Marine au Trocadéro, le Studio au Louvre, ainsi que la transformation du garage Malevart en bureaux innovants à Paris. Dans chaque projet, quelle qu'en soit l'échelle, l'agence étudie le contexte pour parvenir à une qualité maîtrisée entre usages prédéterminés et situations ouvertes. *h2o architectes* a été lauréat de l'Équerre d'argent en 2023 et lauréat du Best Architects Award en 2024.

AUS studio (acronyme d'Architecture, Unicity Speaking) est une agence d'architecture fondée en 2016 qui explore un large spectre, du construit à l'expérimental. De la scénographie à la rénovation en passant par les extensions, les projets urbains et les interventions sur des sites historiques, elle défend une architecture ouverte, contextuelle et évolutive. Chaque projet porte une attention particulière à l'existant — environnement immédiat, histoire du lieu, écosystèmes en présence — ainsi qu'aux usages et appropriations futurs.

Parmi les réalisations récentes d'*AUS studio* figure un pavillon d'invités dans le domaine de la villa André-Bloc à Meudon, conçu avec Lacaton & Vassal. L'agence développe actuellement un centre d'hébergement d'urgence pour femmes victimes de violences à Villapiente et la transformation-surélévation de logements sociaux pour Églie-Siem à Paris. Son fondateur, Marcos G. Rojo, ancien chef de projet chez Lacaton & Vassal, est maître de conférences associé à l'ENSA de Versailles, où il enseigne l'atelier de projet «Future Storage».



02



La valeur de ce qui existe

**Antoine Santiard
(h2o architectes) et
Marcos G. Rojo (AUS studio),
enseignants à l'ENSA
de Versailles**

Des situations capables, des temporalités en attente d'être activées, documentées, rendues prêtes à l'emploi. Des typologies incomplètes ou qui méritent une attention particulière, des usages obsolètes, des performances à reconsidérer. Des idées considérées comme désuètes, malmenées au fil du temps, qui ont perdu leur signification d'origine mais gardent la valeur de leur promesse initiale.

Tout cela est l'existant, doté d'une richesse et d'une valeur incalculables, car sa dimension est vaste.

L'existant est un état construit dont le statut évolue en fonction du regard qu'on porte sur lui : il peut s'élargir, se prolonger ou se réduire, selon l'attention qu'on lui accorde, selon notre sensibilité et l'intention de notre regard. Loin d'être un simple héritage figé, il constitue un champ fertile d'expérimentations, une base sur laquelle bâtir et imaginer des qualités exceptionnelles, hors norme.

Que ce soit dans nos projets d'agence ou dans le travail avec nos étudiants, nous avons exploré, au fil des années, le potentiel de ce qui existe, animés par l'urgence de le documenter et de lui redonner toute sa puissance. La notion d'existant transcende les dimensions économiques ou écologiques pour convoquer une richesse plus subtile : celle des histoires accumulées, des écosystèmes en place et des idées porteuses d'avenir. Concevoir à partir de l'existant, c'est embrasser l'hybridation des temporalités et des sensibilités.

08

FR

Introduction

C'est reconnaître que tout ce qui nous entoure, visible ou non, peut devenir moteur du processus de conception. Pour nous, l'existant est un ensemble de ressources qui contient en lui les germes de nouveaux projets, de nouvelles approches, de nouvelles sensibilités, et il mérite une large place au cœur de la pratique contemporaine.

Reformuler, conceptualiser et théoriser l'existant — ce qui existe — afin de révéler son vrai potentiel et de l'activer en tant que matière à projet : c'est avec cet objectif que nous avons abordé notre travail en tant que commissaires de la White Week 2025 à l'Ecole d'architecture de Versailles. Nous avons ainsi invité des praticiens et penseurs aux approches variées — Alexandra Arènes, Soheil Hajmirbaba et Axelle Grégoire du studio SOC, Tsuyoshi Tane, le duo Stéphanie Dadour et Florian de Pous, Enrique Walker — à partager leurs visions de « ce qui existe ». D'abord en leur confiant l'encadrement de workshops thématiques à l'école, puis en leur demandant de contribuer à ce corpus, qui rassemble des textes déjà publiés et de nouveaux essais. L'ouvrage concentre ainsi diverses perspectives qui se croisent et s'imbriquent, et révèle une mosaïque de pensées permettant de réinterpréter l'existant pour mieux façonner l'avenir.

Nous souhaitons développer une conception plus riche et ouverte de l'existant, spéculer à partir de ses multiples applications en architecture. En élargissant sa définition, en prolongeant les limites de ce que nous considérons comme déjà en place, ce qui existe devient une ressource vitale, une matière vivante qui dépasse le visible pour convoquer mémoires, traces et usages délaissés, offrant un potentiel infini de réinvention. Dans ce contexte, travailler avec l'existant devient une nécessité : la réinterprétation de ce déjà-là valorise l'existant immatériel, réduit l'impact écologique et donne une nouvelle vie à des ressources oubliées. Plus qu'un héritage, l'existant est une réponse essentielle à l'épuisement des ressources et au dérèglement climatique, un tremplin pour imaginer des architectures uniques, au-delà du cadre réglementaire, capables de transformer et de préserver notre environnement.

Ce qui existe a cours dans une situation donnée, un déjà-là latent. C'est un prisme à travers lequel le monde peut être réimaginé. Il ne s'agit pas en effet de le préserver tel quel mais de lui insuffler une nouvelle vie, d'élargir ses frontières et de le faire vibrer en résonance avec son contexte.

En revendiquant ce qui existe, nous affirmons que chaque trace, chaque fragment, même imperceptible, peut être le point de départ d'une architecture capable d'émerveiller et de transformer le monde.

La valeur de ce qui existe

Antoine Santiard et Marcos G. Rojo

FR

09

A

12

Partie A

FR

**Textes écrits par les
commissaires et architectes
invités en janvier 2025
à l'ENSA de Versailles dans
le cadre de la White Week,
semaine intensive de
workshops sur le thème
de ce qui existe.**

13

Retour sur notre vision du déjà-là

Dadour de Pous

Fondée en 2018 par Stéphanie Dadour et Florian de Pous, l'agence Dadour de Pous architecture inscrit son travail à l'articulation de la recherche et de la conception, en développant une approche transverse, ouverte et sans a priori, attentive à la singularité de chaque situation, programme ou territoire. Face à la complexité des contextes abordés et à la diversité des enjeux sociaux, environnementaux et culturels, l'agence mobilise un ensemble de compétences portant notamment sur la réhabilitation du bâti, les stratégies bioclimatiques et environnementales, ainsi que sur les questions d'usage, de programmation et de transformation des modes d'habiter. Lauréate en 2024 du Grand Prix d'architectures 10+1, Dadour de Pous se distingue par une pratique engagée qui interroge les conditions contemporaines de production de l'architecture et revendique le projet comme un outil de recherche, capable de produire des réponses situées, durables et sensibles.

À l'heure où la prise en considération de l'existant, du contexte, du déjà-là semble de plus en plus partagée dans le milieu de l'architecture, de multiples approches dessinent le contour de ces nouvelles pratiques. L'intérêt pour l'existant passe par la prise en considération d'une multiplicité de paramètres : l'attention à l'environnement et au milieu immédiats, à l'insertion urbaine ou paysagère, aux bâtiments avoisinants, aux pratiques des habitants-es, aux écosystèmes, aux cheminements et accessibilités, à l'orientation du site, au caractère du lieu, entre autres. Difficile de les classer, difficile de s'en affranchir. À chaque projet son lot de priorités et de hiérarchisation, laissant de côté certains aspects pour en favoriser d'autres.

À l'heure où les appels à la non-démolition se font plus nombreux, où les politiques font volte-face et s'emparent de cette nouvelle ambition pour répondre aux injonctions écologiques et sociales, rares sont pourtant les projets qui tentent réellement de démolir *a minima* et d'accompagner de manière optimiste une situation existante lorsque celle-ci ne correspond pas aux codes et aux normes d'un programme spécifique, particulièrement pour l'habitation. Peut-être sont-ce nos peurs de la différence ou de l'altérité qui contrarient notre capacité à proposer des espaces atypiques et nous ramènent de manière constante vers des territoires connus et rassurants, qui produisent des lieux attendus.

Ce que l'on fait exister

Au travers de notre pratique, une série de relevés nous permet de témoigner de l'état de l'existant ou, du moins, de le faire exister :

- le relevé architectural, pour identifier l'état de la construction, reconnaître les qualités intrinsèques du patrimoine bâti et analyser ses capacités et son potentiel d'évolutivité ;
- le relevé des usages, pour saisir les modes d'habiter et les temporalités en place, qu'elles soient pérennes, saisonnières, transitoires ou éphémères ; pour imaginer des opportunités et des pratiques possibles des lieux à travers l'observation d'appropriations existantes ;
- le relevé climatique, pour définir une géographie des zones de confort thermique selon les saisons et selon les orientations, afin de cartographier les espaces où il fait bon être et d'envisager des dispositifs simples et sobres pour s'y sentir encore mieux ;
- le relevé du vivant, pour comprendre les écosystèmes présents, les modalités des interactions et d'occupation du vivant afin d'en prendre soin et de renforcer la biodiversité ;
- le relevé des récits, écrits ou oraux, portés par des personnes qui partagent une histoire commune avec les lieux.

Les existants : un kakosmos à cartographier

Studio SOC

Studio SOC (Société d'objets cartographiques) est un collectif d'architectes à géométrie variable, réunissant Alexandra Arènes (architecte et docteure en architecture, université de Manchester) et Soheil Homaybani (architecte-urbaniste, cofondateurs de l'atelier shai, ainsi qu'élève Grégoire (architecte et docteur du Muséum national d'histoire naturelle), fondatrice du Studio Ominousvires. Le collectif vise à favoriser les échanges entre arts, sciences et architecture à travers des enquêtes de terrain de long terme, menées avec des acteurs de disciplines variées. Son travail s'articule autour de trois grands axes de recherche-projet — Terra Forma ; NCD, où atterrit ? ; CZO, Critical Zones — donnant lieu à des productions multimédias (livres, ateliers, installations, cartographies).

Si nous devons définir l'existant du point de vue architectural, nous pourrions avancer que l'architecture, c'est d'abord l'action de transformer ce qui existe pour le rendre habitable, pour le rendre agréable à vivre, pour l'adapter à nos besoins ou envies du moment. Si cet existant, matière première de l'architecture (matériaux, site, etc.), perdait ses conditions d'habitabilité, que ferions-nous ? Ainsi, prendre soin de l'existant est sûrement une responsabilité des plus lourdes et des plus compliquées à honorer. C'est d'autant plus crucial que les alertes lancées par la communauté scientifique depuis plusieurs années ne semblent pas transformer les cahiers des charges de manière radicale : il sera bientôt trop tard pour que, sur Terre, les conditions d'habitabilité perdurent pour les êtres humains et une grande partie des non-humains vivants. Démolir l'existant, le réhabiliter ou se battre pour y maintenir les conditions d'habitabilité, voilà le carrefour auquel nous nous trouvons. Pour diverses raisons (économiques, idéologiques, stylistiques, et même parfois écologiques), il est évidemment plus simple d'oublier l'existant. Nous le vivons tous en ce moment, un peu partout ; la question de réhabiliter ou raser les cités des années 1970 en est un exemple, un autre est la controverse au sujet de la tour Insee à Malakoff : trop tard, le bâtiment a été démoli.

Mais de quel existant parlons-nous ? Notre attention à l'existant ne peut pas s'arrêter aux édifices. Nous parlons de l'environnement qui nous entoure. C'est de cet existant qu'il faut prendre soin. C'est cet existant qu'il faut essayer de comprendre. Celui-ci est composé de choses, d'êtres et d'entités animées qui œuvrent pour le maintenir et le faire vivre.

L'existant est comme un héritage qui serait commun à tous les êtres. Voilà que les choses se compliquent : il faudrait, en effet, partager cet héritage. Et nous n'avons pas cette immense chance (certains diraient l'inconscience) qu'avaient nos aînés de l'exploiter sans limite, de le transformer sans retenue jusqu'à son épuisement. Ces derniers croyaient (et peut-être que certains le croient) encore que l'on pourrait aller utiliser/collecter/épouser l'existant sur une autre planète. Que l'on pourrait exporter nos manières de vivre ailleurs, très loin de la Terre. Or celle-ci a déjà atteint en grande partie ses limites en ressources et son pouvoir d'absorption ou d'acceptation de notre train de vie. Notre génération a appris que l'environnement terrestre (ce fameux existant) avait des limites. Il s'agit donc d'élargir notre considération pour l'existant et de l'associer à l'ensemble de l'environnement habité, autrement dit de la zone critique, cette zone habitée entre les roches et le ciel qui définit notre condition terrestre.

Terra Forma

Le projet Terra Forma, né d'une volonté de développer des outils pour la prospective et la conception urbaine, vise à penser une grammaire

La mémoire et ce qui existe : la créativité archéologique en architecture

Tsuyoshi Tane

ATTA — Atelier Tsuyoshi Tane Architects est un atelier international d'architecture fondé à Paris en 2017 par Tsuyoshi Tane. Réunissant architectes, designers et créatifs de cultures diverses, ATTA développe une architecture attentive à la mémoire, au lieu et à l'avenir. Actif en Europe, en Asie et aux États-Unis, l'atelier explore l'archéologie et la mémoire collective pour concevoir des projets ancrés et prospectifs. Guidée par l'approche dite « Archéologie du futur », ATTA envisage chaque réalisation comme une fouille révélant des récits enfouis afin d'imaginer une architecture résolument tournée vers demain.

44

FR

Partie A

Réfléchir sur la présence et la mémoire nous ouvre des pistes pour comprendre ces traces aux nombreuses strates qui échappent généralement à notre conscience. Avec l'expression « ce qui existe », nous faisons référence à ce qui se trouve devant nous ou à ce que notre conscience perçoit. Pourtant, certaines entités se dérobent à cette dernière. Existe-t-il un domaine hors de sa portée ? Le sentiment du « ici et maintenant » est-il véritablement l'essence de ce que nous appelons l'existant ?

Pouvons-nous envisager ce qui existe non seulement au présent, mais à une échelle temporelle plus large, englobant le passé et l'avenir ? La planète où nous vivons et son environnement ont été façonnés par la succession de longues périodes. Écouter la voix de l'existant nous permet de découvrir son histoire à travers le temps. Cela implique aussi de considérer le monde sous un angle temporel dépassant notre conscience individuelle.

Cette mémoire qui habite l'existant

Objets matériels et lieux portent chacun en eux leur propre mémoire du temps. Quand nous ramassons un caillou au bord de la route, ce n'est qu'une petite pierre, mais elle est peut-être plus lourde qu'elle n'en a l'air. Depuis combien de temps existe-t-elle ? Probablement des centaines de millions d'années. Autrefois magma en fusion, elle s'est refroidie et solidifiée au cœur de la Terre puis, au fil du temps, a été érodée par le vent et la pluie, enfouie dans le sol, piétinée ou jetée, jusqu'au moment où elle nous apparaît enfin. L'existence même de cette pierre raconte une histoire faite d'événements passés et de forces naturelles.

De même, le sol que nous foulons chaque jour n'est pas juste un sol. Sous l'asphalte, il y a la terre et, sous cette couche fertile, des strates de sable et d'argile, dont les plus profondes charrient la mémoire de millions d'années. Cette terre que nous tenons pour acquise n'existe sur notre planète que depuis 500 millions d'années. Les espaces des cités modernes ont été recouverts pendant l'Anthropocène pour faciliter et accélérer les fonctions urbaines mais, en dessous, subsistent les traces de périodes antérieures, comme le Jurassique ou le Permien. En étant attentifs à la mémoire des lieux, nous comprenons que la Terre elle-même s'est façonnée depuis des temps extrêmement reculés.

Architecture et mémoire du lieu

Dans la planification et la conception architecturales, nous ne sommes pas toujours conscients de la mémoire d'un lieu. Dans bien des projets, le site est comme offert, et les contraintes pratiques que sont l'urbanisme, l'usage, l'échelle, la réglementation, le budget et

La mémoire et ce qui existe

Tsuyoshi Tane

FR

45

Manifestes rétroactifs

Enrique Walker

Enrique Walker est architecte. Il a enseigné à Columbia, où il a dirigé le Master of Science Program in Advanced Architectural Design de 2006 à 2016, au Tokyo Institute of Technology, à Princeton, au MIT, à l'University of California Los Angeles, à Harvard et à l'Accademia di architettura di Mendrisio. Parmi ses publications figurent les ouvrages *The Ordinary Recordings* (Columbia Books on Architecture and the City, 2016), *The Dictionary of Received Ideas* « Under Constraint » (Ediciones ARA, 2017), *Lo ordinario* (Editorial Gustavo Gili, 2019) et *Tachumi on Architecture: Conversations with Enrique Walker* (The Monacelli Press, 2006), ainsi que plusieurs articles dans *AA Files*, *Log*, *2G* et *El Croquis*. Il est actuellement professeur à l'Universidad de Chile.

46

FR

Partie A

Les « manifestes rétroactifs » qui figurent en titre de ma brève contribution renvoient à la première entrée du *Dictionary of Received Ideas*, un projet que j'ai amorcé en 2006 afin de recenser les clichés présents dans la culture architecturale contemporaine. Pour ce faire, j'ai emprunté son intitulé et, jusqu'à un certain point, ses objectifs au *Dictionnaire des idées reçues* de Gustave Flaubert. Il s'agissait d'examiner les opérations et stratégies de conception mises en œuvre de manière récurrente depuis une décennie au point d'avoir perdu de leur intensité originelle, ou, plus exactement, les opérations et stratégies de conception s'étant maintenues au-delà de problèmes auxquels elles étaient censées répondre. Je me propose ici de retracer la généalogie d'une de ces stratégies, celle du *manifeste rétroactif*, dont on pourrait dire qu'elle s'est transformée en « idée reçue » au cours de la dernière décennie.

À la fin des années 1990, Rem Koolhaas et Hans Ulrich Obrist ont interviewé Robert Venturi et Denise Scott Brown. Cet entretien a été publié sous le titre « Relearning from Las Vegas » dans le *Harvard Design School Guide to Shopping* (2001), deuxième volume du *Harvard Project on the City*, un programme de recherche piloté par Koolhaas. Dans l'introduction à la première question posée à Venturi et Scott Brown, Koolhaas affirme que leur essai *Learning from Las Vegas*¹ (1972) est le manifeste ultime et aussi le premier d'une série d'ouvrages sur des villes susceptibles d'impulser un manifeste. Il cite également des exemples de métropoles qui ont déjà servi de support à un manifeste : New York, Los Angeles, Singapour, Lagos. Et comme il est l'auteur de bon nombre de ces textes, il inscrit indirectement sa recherche d'urbaniste dans une lignée.

Dans les années 1960 et 1970, le genre du manifeste architectural — si déterminant dans la diffusion des débats sur le modernisme — est soumis à un examen critique. La plupart de ces manifestes ont alors perdu toute valeur, certains en raison de leur argumentaire, d'autres par insuffisance de preuves. Qui plus est, ils apparaissent étonnamment en contradiction avec la pratique architecturale, car leur formulation intervient en général avant et hors du contexte propre au projet, avec lequel ils finissent souvent par entrer en conflit. Dans les rares cas où cette opposition n'existe pas, le manifeste condamne en définitive le projet à n'en être qu'une simple illustration.

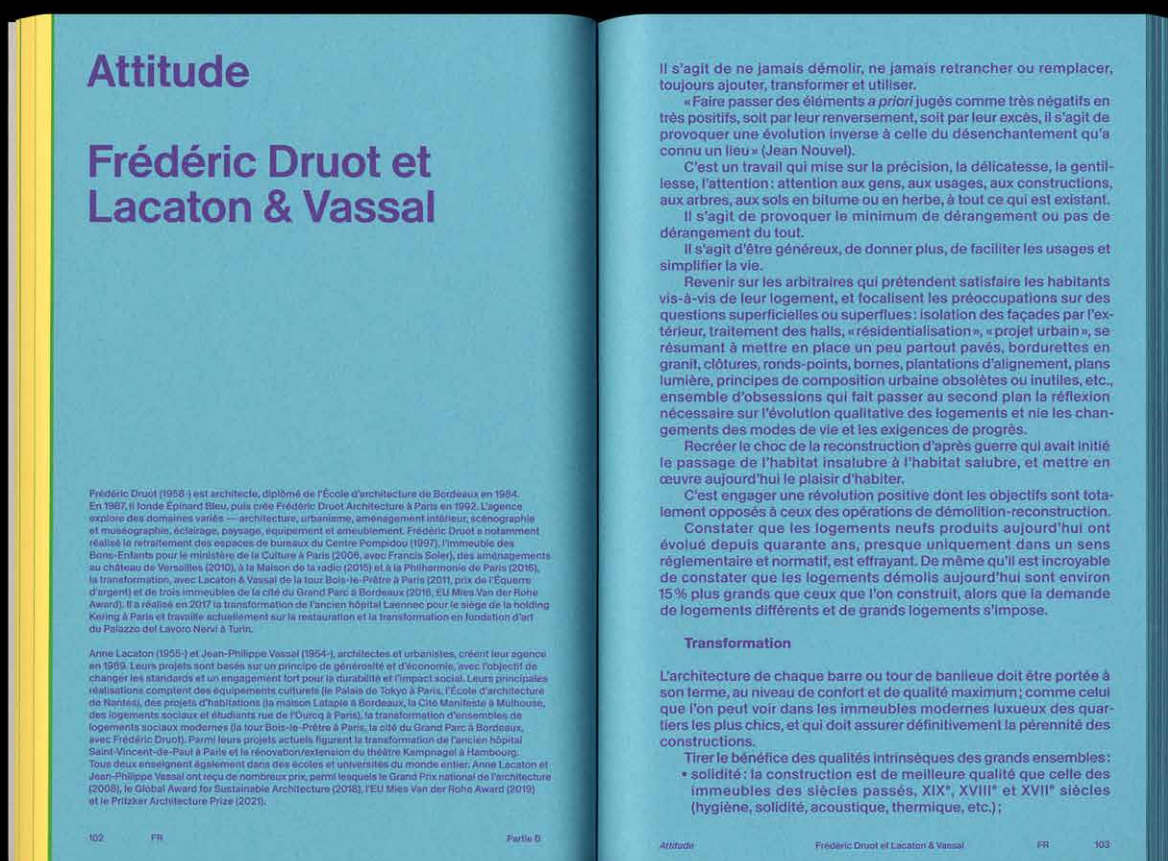
Ce n'est pas un hasard si, dans leurs premiers écrits, Venturi et Koolhaas ont tenté de redéfinir le genre du manifeste. Venturi a formulé en introduction de son essai *Complexity and Contradiction in Architecture*² (1966) l'idée de *manifeste indulgent*, un paradoxe pour un genre qui, par définition, n'est jamais indulgent. Koolhaas a ajouté en sous-titre à son *Delirious New York*³ (1978) l'expression *manifeste rétroactif*, une autre contradiction dans les termes car un manifeste n'est pas censé être précédé par des preuves, mais précéder et imposer la production de ces dernières. Ce n'est pas non

Manifestes rétroactifs

Enrique Walker

FR

47



Tout est paysage

Lucien Kroll

Lucien Kroll (17 mars 1927 — 2 août 2022, Bruxelles) était un architecte belge. Avec son épouse Simone Kroll, ils sont considérés comme les fondateurs — dès 1960 — de l'architecture participative. En 1945, Lucien Kroll d'inscrit à l'École Saint-Luc de Liège. En 1948, il poursuit ses études à l'ENSAB de Bruxelles (aujourd'hui la faculté d'architecture de l'Université libre de Bruxelles). Alors étudiant à l'ENSAB et à l'Institut supérieur international d'urbanisme appliqué, il a été l'un des membres fondateurs de l'Institut d'esthétique industrielle. L'architecture développée par Simone et Lucien Kroll — en opposition au modernisme et à ses sacro-saints fonctionnalistes — est étroitement en phase avec les besoins des habitants. Elle est également conçue comme un prolongement du paysage vivant, plutôt que comme un objet simplement posé sur le sol. Il en résulte une forme unique d'« architecture », fruit d'un processus créatif individuel (« architecture homéopathique »). L'architecte passe du rôle de décideur à celui de médiateur, de celui qui écoute. « La Mémé » (la Maison Médicale), une résidence pour les étudiants en médecine sur le campus de l'Université catholique de Louvain (Bruxelles), est emblématique du travail de l'atelier de Lucien Kroll (AJIA, Atelier d'urbanisme, d'architecture et d'informatique).

110

FR

Partie B

La question serait celle d'un choix : elle est éternelle et urgente, et tragique.

Autisme	Écologie
Modernisme	Postmodernisme
Hiérarchie	Subsidiarité
Enfermement	Relationnel
Ego de l'architecte	Participation
Monopole	Droit à la créativité
Contre	Avec
Camp militaire	Biodiversité urbaine
Etc.	Etc.

Urbanisme animal

Ceci posé, on peut évoquer le titre annoncé : l'urbanisme animal.

Je citerai Le Corbusier lorsqu'il parle de l'âne qui trace seul son chemin dans les montagnes. Son dessin est fondamentalement rationnel : économie d'énergie, climatologie, agrément, efficacité, trajet court, analyse continue de la texture du sol, partage de l'effort, etc. Curieusement, le poète Le Corbusier est trahi par le rationnel. Le Corbusier, lui, décide de tracer ses voies toutes droites. C'est la figure de l'urbanisme animal : les hommes suivent aussi cette attitude lors de toutes les cristallisations spontanées urbaines qui ont donné naissance à la plupart des centres historiques.

L'âne est un piéton.

C'est simple.

C'est à peu près l'inverse de ce qui est reçu dans les professions et qui est enseigné anxieusement.

Curieusement, le développement des sciences humaines associé aux nouveaux instruments de gestion (informatique, etc.) pourrait facilement gérer cette complexité mais on n'y songe pas trop.

Nous devons tout d'abord lire le paysage (pour moi, le paysage est géographique, social, économique, sentimental, culturel, tout mêlé...).

Ainsi, la « table rase » est un crime contre la civilisation : il existe toujours une trace, une marque même virtuelle dans un espace ! Faut-il une psychanalyse urbaine contre nos autismes professionnels ?

Architecture homéopathique

L'homéopathie incite le corps malade à trouver son propre remède et à se guérir lui-même : la trace la plus ténue de substance est suffisante pour provoquer son action. Il ne faut donc pas terminer définitivement une architecture ou un urbanisme mais lui proposer l'organisation la plus légère pour éveiller sa propre créativité.

Tout est paysage

Lucien Kroll

FR

111

Essai de « manifeste compositionniste »

Bruno Latour

Bruno Latour (1947-2022) était sociologue, anthropologue et théologien. Il enseignait à l'École des mines de Paris de 1962 à 2006 puis à l'HEP Paris, dont il devient directeur scientifique en 2007. Influencé par la pensée de Michel Serres, il mène notamment des recherches en sociologie des sciences. Il est connu pour sa théorie de l'acteur-réseau, qui ne prend pas seulement en compte les humains, dans l'analyse sociologique, mais aussi les objets et les discours. Il s'intéresse à la question écologique dès la fin des années 1990. Il a notamment publié, aux éditions La Découverte, *La Science en action* (1989), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique* (1991), *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie* (1999), *La Fabrique du droit* (2002), *Face à Gaïa : huit conférences sur le nouveau régime climatique* (2015).

116

FR

Partie B

[...] Même si le terme « composition » a quelque chose d'un peu verbeux et imprécis, il présente l'avantage de souligner le fait que les choses doivent être assemblées (en latin *componere*) tout en conservant leur caractère hétérogène. Il a également partie liée avec la maîtrise de soi et plonge à l'évidence ses racines dans l'art, la peinture, la musique, le théâtre et la danse, ce qui l'associe à la chorégraphie et à la scénographie. Il n'est en outre pas si éloigné des termes « compromis » et « compromettant », avec leur parfum de diplomatie et de prudence. Et, à propos de parfum, il véhicule celui, âcre mais écologiquement bienvenu, du « compost », lui-même produit de la « dé-composition » due à de nombreux agents invisibles !... Cependant, et avant tout, une composition peut aussi échouer et préserver ainsi ce qu'il y a de plus important dans la notion de *constructivisme* (une étiquette que j'aurais pu utiliser, si elle n'était déjà préemptée par l'histoire de l'art). Tout cela nous éloigne de la distinction peu pertinente entre ce qui est construit et ce qui ne l'est pas, au profit de celle, cruciale, entre ce qui est *bien* ou *mal* construit, *bien* ou *mal* composé ? Ce qui doit être composé peut donc, à tout moment, être *décomposé*.

En d'autres termes, le compositionnisme se donne pour tâche de rechercher l'universalité, mais sans croire que celle-ci préexiste et attend d'être dévoilée ou découverte. Il est donc aussi éloigné du relativisme (au sens papal du terme) que de l'universalisme (au sens moderniste, nous y reviendrons). De l'universalisme, il prend à son compte la tâche de construire un monde commun ; du relativisme, la certitude que ce monde doit être bâti à partir d'éléments totalement hétérogènes qui ne formeront jamais un tout, mais au mieux un matériau fragile et modifiable, diversifié et composite. [...]

Retour au XVI^e siècle ?

En raison du lent déclin de la nature, j'ai désormais le sentiment, tout comme Stephen Toulmin², que nous sommes en réalité plus proches du XVI^e que du XX^e siècle, précisément parce que le consensus qui a engendré [ce qu'Alfred North Whitehead a appelé] la « bifurcation » n'est aujourd'hui plus que ruine et doit être entièrement recomposé. C'est pourquoi nous avons le sentiment d'éprouver une certaine familiarité avec l'époque qui a précédé sa formulation et sa mise en œuvre³. Quand les rationalistes ont tourné en dérision l'époque *antérieure* à cette « coupure épistémologique », pour reprendre l'expression favorite (et pleinement moderniste) de Louis Althusser, c'est parce que l'ancienne « épistémé » établissait trop de liens entre ce qu'ils ont appelé le microcosme et le macrocosme. Mais n'est-ce pas exactement ce que nous voyons émerger partout aujourd'hui sous le qualificatif « post-naturel » ? Le destin de tous les cosmos — ou plutôt *kósmos* — est entièrement interconnecté, maintenant que, par nos

Manifeste compositionniste

Bruno Latour

FR

117

Interprétation Pop Art, permissivité et planification

Denise Scott Brown

Denise Scott Brown (1931-) est une architecte et urbaniste américaine, rattachée au courant postmoderne. Diplômée d'architecture à Johannesburg puis à l'Architectural Association (AA) de Londres, elle étudie ensuite l'urbanisme et les sciences sociales à l'université de Pennsylvanie. Elle y rencontre Robert Venturi en 1960 et rejoint quelques années plus tard son agence, dont elle devient associée. Elle y dirige notamment la planification de campus universitaires ainsi que des études urbaines. Elle enseigne dès 1969 dans de nombreuses universités — UCLA, Berkeley, Yale, Harvard —, mettant la question sociale au cœur de ses recherches, notamment la place des femmes dans la profession. S'intéressant à la culture populaire et à la société de consommation, elle publie en 1972, avec Robert Venturi et Steven Izenour, *Learning from Las Vegas*, un manifeste architectural opposant le modernisme à la culture suburbaine américaine.

124

FR

Partie B

Au cours des soixante dernières années, une posture à la fois non critique et non directive a influencé les arts et les sciences humaines, jusqu'aux sciences sociales. Récemment, ses effets se sont fait sentir en architecture et en urbanisme, et les professionnels, frappés par les bouleversements au sein de la société et des arts, se sont mis en quête de nouvelles manières, plus réceptives, d'aborder l'environnement. Espérons que ces confrontations inciteront architectes et urbanistes à développer une approche plus respectueuse des expressions culturelles de la société, couplée à une stratégie faite de développements planifiés, adaptée aux besoins de la population.

Quelqu'un a qualifié l'attitude non critique de plus grande invention du XX^e siècle. Elle fait partout son chemin, en littérature, dans les arts, dans les sciences sociales et humaines, ainsi que dans l'urbanisme, l'architecture et l'aménagement urbain ; et, dans ces trois derniers domaines, elle a des effets positifs et se révèle bien plus respectueuse des personnes.

À notre époque, c'est peut-être Freud qui s'est le premier confronté à ce qu'on ne peut regarder en face. Les qualificatifs comme « non moralisateur », « permissif » et « non directif » sont d'abord liés au champ de la psychiatrie. Pour sa part, empruntant aux biologistes la méthode d'analyse fonctionnelle, Robert K. Merton suppose que si des activités apparemment « dysfonctionnelles » continuent d'exister, c'est qu'elles doivent forcément être fonctionnelles pour quelqu'un, si bien que les ignorer ou décréter leur disparition ne saurait les éliminer. Dans le même ordre d'idées, Herbert J. Gans montre comment Levittown, détesté des architectes et critiqué par les classes supérieures, correspond en grande partie à ce que veulent ses occupants, et que les diatribes sur l'inutilité de la sociologie et l'immoralité de l'étalement urbain ne sauraient le faire disparaître. Une génération d'urbanistes venus des sciences sociales en a fait son cri de ralliement, louant Los Angeles et « l'espace urbain sans repères » (*non-place urban realm*). Ils pointent les préjugés de classe et les préventions esthétiques des planificateurs et des urbanistes formés à l'architecture, poussant à la réforme de la profession de planificateur urbain selon une nouvelle conception — la leur.

La même réflexion a abouti, en linguistique, au *Random House Dictionary of the English Language*, un dictionnaire « non directif », accueilli par le tollé des puristes attachés au maintien des normes. Ce mouvement a aussi touché les sciences politiques, l'éducation, la protection sociale et la santé publique, même si ce n'est peut-être qu'à la marge ; et dans le domaine littéraire, citons, entre autres, les efforts de Gertrude Stein pour « introduire une certaine étrangeté, quelque chose d'inattendu, dans la structure de la phrase afin de redonner de la vitalité au nom », et ceux de Tom Wolfe pour élaborer un style adapté à la description de Las Vegas.

Pop Art, permissivité et planification, Denise Scott Brown

FR

125

L'existant (as found), et ce qui est trouvé (found)

Alison et Peter Smithson

Alison (1928-1993) et Peter (1923-2003) Smithson étaient un couple d'architectes britanniques. Associés au groupe du Team 10 à partir de 1953, ils s'opposent à l'héritage du modernisme et des CIAM. Ils sont aussi membres de l'Independent Group, un groupe dirigé par Reynier Banham, qui s'intéresse particulièrement à la culture de masse, à la société de consommation et aux médias — le Pop Art est né dans l'orbite de ce groupe. Parmi leurs projets les plus célèbres, les bureaux du journal *The Economist* à Piccadilly (1959-1965) et l'ensemble résidentiel de Robin Hood Gardens dans l'est londonien (1969-1972), qui s'inscrivent dans le courant du nouveau brutalisme. Ils ont publié de nombreux articles tout au long de leur carrière pour promouvoir leurs idées, notamment celle des *streets in the sky*, ou encore sur la dimension collective et politique de l'architecture (*Collective Design*, 1973-1975).

130

FR

Partie B

Considérés à la fin des années 1980

Le *as found*, où tout l'art consiste à reprendre, renouveler, rajouter... et le *found*, où l'art relève du processus lui-même et d'un regard attentif...

Le *as found* en architecture... avec le recul du temps

L'esthétique du *as found* en architecture, nous pensions l'avoir définie au début des années 1950 en découvrant Nigel Henderson et ses photographies, où se lisait une perception consciente de la réalité autour de sa maison du quartier de Bethnal Green : jeux d'enfants dessinés sur la chaussée, séries de « comme si », avec une succession de portes recyclées en palissade, débris de sites bombardés — vieilles chaussures, tas de clous, fragments de sacs en toile, grillages, etc.¹.

En nous donnant pour tâche de repenser l'architecture au début des années 1950, nous avons considéré le *as found* comme englobant non seulement les bâtiments environnants, mais aussi toutes les traces de la mémoire d'un lieu à déchiffrer pour savoir comment s'est constitué le tissu urbain existant... D'où notre respect pour les vieux arbres, en tant que structure existante du site sur lequel le bâtiment devait s'implanter... Dès qu'on se met à penser l'architecture, son idéographie devrait s'imprégner de l'existant jusqu'à devenir spécifique au lieu.

Le *as found* constitue ainsi une vision renouvelée de l'ordinaire, une ouverture à la possibilité pour des « objets » prosaïques d'insuffler une nouvelle énergie à notre création. De quoi nous confronter à la réalité du monde de l'après-guerre. Celle d'une société qui n'avait rien et où l'on se servait de ce qui était à disposition, de choses encore jamais envisagées... Cela a eu un impact considérable sur la façon dont le neuf pouvait redynamiser le tissu préexistant — telle une couche de peinture blanche « rénover » notre navire en 1957.

Nous nous sommes intéressés à la perception des matériaux pour ce qu'ils étaient : la nature ligneuse du bois², granuleuse du sable³, en développant une aversion pour les imitations comme celles des nouveaux plastiques, imprimés et teintés pour mimer d'anciens produits en matériaux « naturels ». Nous n'apprécions pas non plus certains mélanges, surtout avec la technologie, comme le tableau de bord en noyer d'une voiture. Nous avons réfléchi au devenir des objets si la technologie en venait à toucher tout et tout le monde. Nous avons prédit une réévaluation générale des valeurs en « lisant », à travers les images de désir des magazines, le mode opératoire de la société de consommation.

Dans notre évaluation des années 1940 — pour nous « design » était un mot tabou —, nous avons eu soin de ne pas être négatifs. Tout

Le *as found* et le *found*

Alison et Peter Smithson

FR

131



Building Books

Building Books est une maison d'édition fondée par Benoît Santiard et Guillaume Grall en 2019 qui s'intéresse aux paysages et aux formes bâties, à travers des personnalités qui les racontent sous forme de textes, de photographies, d'expériences artistiques ou sociales. L'architecture est pour Building Books un prétexte pour s'intéresser de manière sensible, éclairée et généreuse, à l'environnement dans lequel elle s'insère et à la façon dont elle est appréhendée par le public, les habitant.e.s et celles et ceux qui la conçoivent.

100 rue de la Folie Méricourt 75011 Paris
contact@buildingbooks.fr

Books make friends,
buildingbooks.fr

Contacts

Benoît Santiard (BB)
+33 (0)6 32 20 55 56

Guillaume Grall (BB)
+33 (0)6 63 77 63 07